

Témoignage de Marguerite Moréno sur Rodenbach

(*Souvenirs de ma vie*, Flore, Paris, 1948)



Lorsque, dans la pénombre d'une église, je vois certains saints, taillés au temps ancien, peints et dorés, ma pensée se reporte vers Georges Rodenbach. Son pays flamand lui avait donné des cheveux d'or mousseux et un teint rose, l'énergie veillait dans ses yeux, bleus comme la fleur du lin, ses traits étaient aussi nets et aussi fermes que si le sculpteur achevait à peine de les ciseler. Sa poésie lui ressemble. Elle est fraîche et délicate, comme son teint, précise et fine, comme ses traits. Il avait beaucoup d'esprit. Il racontait bien, et sa voix gardait une trace plaisante d'accent belge. Son jugement était sûr ; jamais on ne connut ami plus fidèle et plus actif.

Il désira me connaître, parce qu'il voulait me faire créer, à la Comédie-Française, la pièce en vers qu'il y avait fait recevoir : *Le Voile*. Je lus cet acte exquis et j'acceptai avec une reconnaissance,

que je garde encore à sa mémoire, de jouer le rôle de la Béguine, rôle sur lequel reposaient tous les espoirs du poète. Mais ici commencèrent les difficultés. L'administrateur de la Comédie, Jules Claretie, ne voyait pas la pièce telle que l'avait conçue son auteur. Rodenbach voulait que, depuis le lever du rideau, on entendît, au dehors, pendant tout le dialogue, le bruit monotone et continu de la pluie ; il désirait aussi que ses interprètes, surtout la béguine, fissent comprendre au public que les mots qu'ils prononçaient étaient seulement l'apparence des mots qu'ils auraient dû dire, que leur jeu fût sobre et mesuré, leurs inflexions de voix, pures, à la fois, et pleines de secrets. Enfin, il souhaitait qu'entre la Béguine et le Vieux garçon, passât l'ombre, ou plutôt le fantôme de l'amour, mais si pâle, si discret, si fluide, qu'on n'eût même pas pu le reconnaître bien qu'on devinât sa présence... Ce rêve de poète eût été irréalisable, si les vers qu'il nous donna à dire n'avaient, dans leur rythme parfait, contenu assez de mélancolique subtilité pour nous guider vers le succès.

Jules Claretie, fervent d'Émile Augier et de Dumas fils, voyait d'un tout autre œil la mise en scène et l'interprétation du *Voile*. Il entendait que le bruit de la pluie cessât aux premiers mots des artistes, que la vieille servante fût joviale, le Vieux garçon, énergique et bon vivant, la Béguine, souriante et accorte... Aussi proposa-t-il que le rôle de la servante fût donné à Pauline Granger dont le grand talent était fait de rondeur et de bonhomie, celui du Vieux garçon à un « comédien sûr » et le rôle de la Béguine à la charmante Blanche Barretta, souriante jeune première dont la grâce aimable eût, selon lui, éclairé la pièce. Je savais bien qu'entre une débutante comme moi et la parfaite artiste qu'était Blanche Barretta, un auteur dont on allait jouer la première œuvre dramatique ne pouvait hésiter, et, déjà, je pleurais ma chère Béguine et mes rêves déçus...

Mais j'avais compté sans Rodenbach ! L'énergie cachée en lui se révéla : rien ne put changer ses résolutions. Il alla jusqu'à menacer de retirer sa pièce, cette première, cette unique pièce reçue, sur laquelle il fondait tant d'espoirs, - que, hélas ! la mort a fauchés en partie - si je n'étais son interprète.

Devant cette fermeté, Jules Claretie céda, et bien que jamais il n'aimât *Le Voile*, il convint plus tard en galant homme qu'il était, qu'il s'était trompé. [...]

Les premières représentations du *Voile* et des *Romanesques* (note : pièce d'Edmond Rostand) furent un triomphe. Le spectacle était complété par une pièce de Louis Marsolleau, *Le Bandeau de Psyché*, qui fut applaudie sincèrement, et qui le méritait. Je revois, dans le foyer de la Comédie, les trois poètes, pâles et heureux, tandis que le bruit assourdi des bravos arrivait à leurs oreilles, prolongé, interminable...

A quelques jours de là, le roi des Belges, Léopold, vint assister à la représentation du *Voile*. Il fit appeler Rodenbach dans l'avant-scène qu'il occupait, et le félicita en Souverain et en compatriote.

- Je suis heureux, lui dit-il, de votre beau succès, auquel j'applaudis de tout cœur. Et, d'ailleurs, je sais que vous êtes l'auteur d'un très beau livre : *Bruges-la-Morte*... Eh ! bien soyez tranquille, ce ne sera pas longtemps Bruges-la-Morte : nous allons mettre des tramways et de la vie là-dedans...

Le poète du silence eut un petit frisson. Il vit sa chère Bruges déshonorée par des trolleys, envahie par des foules bruyantes, tirée de son merveilleux sommeil plein de rêves et de douceur.

- Le roi Léopold n'est qu'un grand roi, nous dit-il ensuite.

J'ai continué à voir et à aimer mon auteur, jusqu'à sa mort. Son foyer était accueillant et c'est à sa table amie que je rencontrai un jour Puvis de Chavannes. Le maître, bien vieux déjà, était encore droit et solide, comme un chêne. On parla, je m'en souviens, d'une statue de la Vierge qui se trouve dans une des églises de Bruges, et Georges Rodenbach déplorait le mauvais goût du dais sous lequel on l'abrite les jours de fête.

- Ce dais blanc est affreux, disait-il, il a l'air d'un ciel de lit...-

- Un ciel de « lys » voulez-vous dire ? riposta le peintre de Sainte-Geneviève, heureux de nous prouver qu'il avait gardé son esprit alerte et vif.

Malgré la force de caractère qui lui permettait de dominer des malaises fréquents, la santé de Rodenbach s'altérait de plus en plus ; il dut faire une cure en Auvergne. J'ignorais qu'il fût de retour lorsqu'un soir sa femme me fit dire qu'il était bien malade. Je courus Boulevard Berthier (ndlr : n° 43), vers ce petit hôtel, qui porte désormais une plaque commémorative, et dès que j'en us franchi le seuil, je sentis que la mort était là, prête à enlever le poète à la tendresse et à la gloire.

Dans le salon assombri, les beaux cheveux roux de Mme Rodenbach brillaient à la lumière faible d'une petite lampe. On attendait les médecins, ils tentèrent l'impossible et le lendemain, dès l'aube, je sus que tout était fini...